

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

Le soir, à vêpres, Germain se retrouva à la même place. Je fus donc convaincue qu'il était de la paroisse et que je le verrais fréquemment. Quinze jours, en effet, se sont écoulés, et je l'ai vu tous les jours. Très-souvent, le matin, nous nous rencontrons à la messe. Il entre ensuite dans sa sévère maison, et il ne sort plus que le soir. S'il passe le seuil dans la journée, c'est pour revenir bientôt, chargé de quelques vieux livres ; d'où je conclus qu'il n'a point de place, et que l'étude occupe tout son temps. Je le reconnais à ses signes ; il n'a point changé. Je l'ai parfois aperçu, le jour, à une fenêtre qui est souvent éclairée jusqu'à une heure avancée de la nuit. C'est sa chambre, et probablement aussi son cabinet de travail.

Il me semble que je m'arrangerais de cette vie. Savoir qu'il est là, me trouver si voisin de lui dans la maison de Dieu, prier pour lui sans qu'il le soupçonne, attendre je ne sais quelle heureuse occasion qui me permettra, je ne sais comment, de lui témoigner, ou plutôt de me témoigner, à moi-même, que je suis toujours son amie, et son amie reconnaissante, c'est une existence où je ne voudrais rien ajouter. Mais quelquefois il me paraît triste, ou plutôt accablé. Peut-être éprouve-t-il de grands chagrins. Oh ! dans ces moments-là, je voudrais lui parler... Cher Germain, comme il est seul ! N'a-t-il plus ni sa mère ni sa sœur ? Et moi je suis si heureuse !

Il ne me reconnaît pas du tout. Plusieurs fois ses yeux sont tombés sur moi par hasard ; cette vue n'a pas éveillé en lui le moindre souvenir. On voit bien sur la figure des gens l'effort qu'ils font pour se rappeler où ils vous ont vu. Il est vrai que j'avais dix ans lorsqu'il est parti, et j'en ai vingt ; j'ai grandi presque du tiers. J'étais une enfant chétive, passablement laide, à ce qu'on assure ; à présent je suis une femme, et même, si j'en crois M. le Vicomte et madame sa mère, une femme assez agréable. Je n'ai plus rien à vous cacher, chère Elise, et vous me pardonnerez ce que je vais vous dire : Je voudrais que M. Germain fût de l'avis, en ce point, de M. le Vicomte de Sauveterre. Mais le moyen d'imaginer que deux hommes si différents se puissent jamais rencontrer du même goût ?

VIII.

27 mai.

Non, non ! je ne parlerai point de lui à ma tante. Mes pauvres raisons, qui ne vous touchent point, me semblent toujours invincibles. Elles le sont à mon courage. Outre l'appréhension que la Marquise ne voudût traiter Germain en client, moyen assuré de le faire fuir, il me semble que si je prononçais seulement son nom, tout de suite on lirait dans mon cœur, on saurait tout. Mais, ma très-chère amie, ce que je veux bien vous dire, ce que j'ai besoin de vous dire, je ne veux pourtant le dire qu'à vous. Pensées, sentiments, souhaits, tout l'élan de mon âme s'explique et se justifie à vos yeux. Cet homme que j'aimais dans mon souvenir, je l'aime enfin davantage depuis que je l'ai revu. Je le répète, et devant vous je n'ai

pas à rougir. D'autres pourraient penser que je n'ai point ici toutes les fiertés qu'il faut. Me puis-je résoudre à passer pour une inconsidérée qui se jette à la tête de quelqu'un ? Et lui-même, Germain, qu'en penserait-il ?

Ma tante, qui ne rêve que distinctions de la naissance et du rang, qui compte pour peu de chose tout autre mérite, ou qui, du moins, ne croit pas que tout autre mérite puisse exister indépendamment de ces avantages, ni leur être comparé, irai-je la prier de me marier à Germain ? " Germain, dira-t-elle. — Mais Germain qui nous a sauvées, ma mère et moi, quand vous nous laissiez périr. " Ce serait de quoi le mettre en grâce, le malheureux ! Ma tante pourrait trouver que j'ai lestement disposé de sa fortune ; elle pourrait me mettre dans le cas de refuser ses bienfaits. Mon Dieu ! j'y consentirais sans peine, s'il ne fallait pas en même temps perdre son amitié et lui causer une douleur cruelle.

D'un autre côté, j'éprouverais bien quelque scrupule de n'offrir à Germain que mon cœur. Me connaissant et m'aimant, il n'en demanderait pas davantage. Oui, mais pourquoi n'aurais-je pas le honneur de l'enrichir ? M. de Tourmagne dit que c'est une chose cent fois plus facile de devenir savant lorsqu'on est riche. On a plus de loisir, plus de repos d'esprit ; on fait plus aisément connaissance avec les livres, les pays, les gens. Elise, quelle joie de donner à notre savant toutes les facilités de l'étude ; de mettre ce grand cœur et ce grand esprit sur un piédestal d'où le monde le verra mieux, d'où il pourra parler avec plus d'autorité ! Certes, vous concevez qu'une âme dévouée ne soit pas insensible à cela ? J'aurai toujours une rivale, une rivale préférée : c'est la science. J'aime tant Germain, que je veux, de mes propres mains, parer ma rivale, la doter, la conduire à lui et les unir. Puisque cette fière dame goûte l'argent, et réserve ses plus grandes tendresses à ceux de ses adorateurs qui lui font habiter un palais, elle aura l'argent, elle aura le palais.

Je veux d'abord introduire Germain chez ma tante, sans qu'elle sache, ni lui, comment il est entré. Hélas ! je ne sais pas par où il entrera, et j'y vois des obstacles immenses : pourtant je le veux. Je veux qu'ensuite Mme d'Aubecourt apprenne à l'estimer et à l'aimer. Dès qu'elle l'aura vu (bien entendu sans soupçonner nos projets), je suis sûr qu'elle l'estimera et l'aimera ; je m'en fie à ces deux âmes. Je veux que par mon industrie, Germain se fasse plus vite un nom, une réputation ; M. de Tourmagne y aidera, de gré ou de force.

Je veux enfin, je veux surtout, je veux, hélas ! que Germain me voie quelquefois et m'entende, et qu'il se puisse dire : " Elle n'est point laide, elle n'est point sotte, elle n'est point méchante... " Quand tout cela sera fait, nous aviserons. En attendant, je lui parlerai, nous redeviendrons amis.... Ah ! si je suis malade, que je vous salue gré de m'épargner ces portions aigres qu'on appelle les conseils de la raison ! Les "conseils de la raison" m'affligeraient et ne me guériraient pas.

The way to gain a good reputation is to endeavor to be what you desire to appear.—*Socrates*.

It is an old saying that *charity begins at home* ; but there is no reason it should not go abroad. A man may have a particular preference for the particular quarter in which he lives, but he should have a generous feeling for the whole.

Cumberland.

It is a part of the business of life to be affable and pleasing to those whom either nature, chance or choice has made our companions.—*Sir T. More.*